Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 40

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

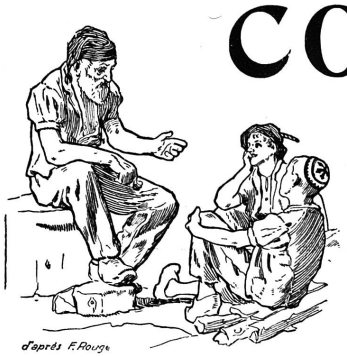
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

69e Année. — N° 40. Fondé par L. MONNET et H. RENOU Samedi 4 octobre 1930.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



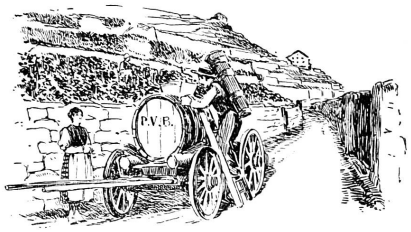
Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux II. 1160

Annonces { 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



CROQUIS DE VENDANGE

AH ! cette fois, vous voilà prise en défaut, mademoiselle Rachel !

Et Cyprien brandit un maigre grappillon avec un air de visible satisfaction.

— C'est à moi ?

— Bien sûr, il était là ! C'est un de vos deux rangs, ou quoi ?

— Je ne l'y ai pas vu, je ne suis pas obligée de vous croire. Et puis, c'est trop petit. On ne devrait compter qu'à partir de dix grains.

Elle parle posément, maîtrisant un léger émoi, avec une certaine ingénuité qui en impose. C'est une Rachel qui n'attend plus un Jacob hypothétique, une « Combière », improvisée vendangeuse, dont la cinquantaine n'a rien enlevé à la fraîcheur du teint. Elle reste à l'aile et presque à l'écart de la bande, éprouvant un peu de peine et de gêne à se mettre au niveau du milieu ambiant; elle se garde dans une réserve et une sorte de timidité qui la rendent distante, lui élèvent un rempart de respect que le plus hardi hésite à franchir, même lorsque les libations à Bacchus augmentent son audace. Aussi ses compagnes, plus encore que ses compagnons de travail, la tiennent-elles pour prude et sourient-elles du souci qu'elle met à dépouiller les souches jusqu'au dernier grain de raisin, les fouillant de tous côtés, reculant pour mieux voir, et n'avançant que sûre de ne laisser aucune preuve de négligence. Ainsi faisant, elle est parfois distancée et forme une arrière-garde qu'entre deux brantées Cyprien vient secourir.

Il est typique, ce Cyprien, qui fait partie du personnel sédentaire de la maison. Court, trapu, aussi solide sur ses jarrets que les mulets de son val de Bagnes, chauve et velu, offrant avec délices sa tête ronde aux rayons du soleil, qui bronzent à peine son teint de méridional, il vous regarde d'un œil noir, mi souriant, mi espiègle, de l'air de ceux qui ont beaucoup vu et ne s'étonnent plus de rien. Célibataire frisant la quarantaine, mais songeant au mariage, comme au port à atteindre, et à la femme comme au numéro gagnant d'une loterie, il attend, pour faire le joli-cœur, d'avoir arrondi suffisamment son pécule pour pouvoir asseoir solidement son avenir sur quelques arpents de terre aux pieds des monts non loin de la Pierre-à-Voir.

Il est prévenant, attentif à ne pas blesser, causeur médiocre, mais d'un langage savoureux frisant le bon patois de là-bas, aux consonnances curieuses. C'est un sage en son genre, et l'on comprend que sa sagesse ait quelque affinité avec la réserve de Mlle Rachel. Sans le vouloir, leurs deux maturités sympathisent, et la force de l'un viendrait à l'aide de la faiblesse de l'autre plutôt que d'en abuser.

Laisser approcher de son visage ces têtes hirsutes et barbues où la sueur trace des sillons jaunâtres, sentir des lèvres poisseuses se plaquer sur sa joue et une bouffée d'haleine fleurant la vinasse ou le mauvais tabac vous couper la respiration, Mlle Rachel en a une sainte horreur, qui la rend ingénieuse à détourner les intentions, les velléités d'attaque, avec une attitude naturelle relevée de dignité, contre laquelle même Joseph, le joyeux drille, n'essaie pas de s'insurger. Vieille fille sentimentale, elle attache une telle importance au baiser qu'elle ne peut pas plus s'accommoder au goût du jour qu'à l'habitude traditionnelle, qu'elle trouve naturelle pratiquée par son entourage.

Justine, la seule en possession d'un mari, qu'elle a laissé arracher des pommes de terre sur le plateau de Tholon, ne fait pas tant de façons: crâne et raide comme un sergent-major, l'air décidé, le regard autoritaire, elle déclare:

— C'est moi qui ai laissé ça ? Il n'y a pas de doute, n'est-ce pas ? Eh bien! venez, payez-vous et qu'on n'en parle plus ! Je n'aime pas les dettes.

Le plus drôle, c'est alors l'intéressé qui hésite, surtout si c'est le domestique Walter, jeune Bernois de vingt ans, qui ne rêve que conquêtes mouvementées, et se trouve penaud devant une injonction aussi catégorique, une acceptation aussi hautaine de l'inévitable. Il paraît que ça enlève tout le sel du baiser et diminue étrangement l'appétit, au point que notre jeune chasseur ferme les yeux sur les grappes accusatrices ou plutôt les ceuille en catimini. Comme le mariage donne pourtant de l'autorité et fait juger les choses à leur juste valeur ! Justine ne rougit ni ne pâlit sous le baiser d'un tiers, inconnu hier et qu'elle ne reverra peut-être jamais; elle se soumet sans récriminer à la galante coutume qu'une joyeuse vendange met particulièrement en honneur; bien plus, elle prêche la soumission à la grande Constance, novice de 18 ans, qui se démène comme quatre pour ne pas acquitter le juste tribut de sa négligence et qui reste souvent victorieuse, échevelée et pantelante, indignée de ce qu'on ne respecte pas sa répulsion et sa liberté.

— C'est jeunet, dit-elle; ça n'a rien vu, ça ne connaît rien de la vie; ça prend des riens pour des montagnes ! Qu'elle n'en voie pas de plus rudes et elle aura de la chance ! C'est une pouliche qui n'a pas encore eu le mors.

Walter a beau faire appel à tout son français germanisé, adoucir sa rudesse d'ourson, exciper de son bon droit, il reste pour Constance plus que l'indésirable; elle semble lui faire un grief de ses vingt ans, de son visage glabre, de son zèle vexatoire à dénicher le moindre des grappillons. Le sourire un peu ironique des aînés est une mortification pour l'amour-propre de notre cochet et du feu jeté sur son désir d'être à la hauteur de son rôle. Il ambitionne la maîtrise de Joseph (mari échappé pour la circonstance des douceurs de son foyer de Bossonnens) et jalouse ses succès, remportés sans difficultés, par un accord tacite, lui semble-t-il, en particulier avec Marie, la perle du trio venu de Tholon. Que n'a-t-il sa faconde, son patois chantant qui rivalise avec le savoyard et avec lequel Joseph gante son humour populacier, ses traits de pince-sans-rire !

Amuser, faire rire, c'est désarmer les résistances, s'attirer les sympathies. Walter le reconnaît, et, dès le second jour, il se met à l'école de Joseph, dans l'espoir de rentrer en grâce auprès du clan féminin; mais le maître enseigne sans méthode, l'élève manque de compréhension, saisit de travers, et le résultat reste nul. La bonne harmonie ne cesse cependant pas de régner dans le groupe, où affinités, divergences, contrastes, finissent par se fondre en une compréhension mutuelle, dominée par la joie de vivre, de faire une belle récolte sous un ciel aux douceurs élyséennes.

A. Gaillard.

ON GRANO TSACHAO

DU quauque dzo, lè tsachâo l'ant recoumeincî lâo veryâ pè lo pâys. L'annessant lè tsin, que trassant, acheintant, dzappant, po coudhî èpouâirî omète onn'agace âo on ètyâiru. On oût de teimps z'à autro 'na dèbordenâïe... et se vo dio que 'na bîte l'è attrapâïe, vo mè derâ que su tsachâo et que vo mè craide pas. I'âmo atant betâ dâi point, dinse...

Et tot parâi n'arreve pas à ti clliâo merelâivre de fére quemet Monsu Loquiet que vo vu contâ.

Mâ po coumeincî, laissî mè vo racontâ çosse du lo fin bet.

L'ètâi dein on velâdzo que l'è dein lo rognon dâo canton. Onna lâivra, oncore dzouvenetta, passâve dè coûtè l'écoula. Lè mousse tsantâvant justameint cllia galéza tsanson que sè dit :

Derrièr' chez mon père
Y a t'un pommier doux.
Trois jeunes princesses
Sont assis's dessous.

Vaitcé ma lâivra que sè met à accutâ derrâi la porta, dâo tant que l'avâ de dzoûïo d'oûre contâ de clli pommâ dâo et de clliâo dzouvene princesse. Ma fâi, la porta ètâi rein que eintrèbètcha ; la lâivra ein s'appouyeint contro avoué lè piaute et lè z'orolhie la fâ âovrî et m'einlèvâi se n'eintre pas dedein. De pouâre, n'a pas su sè ressaillî. Lè mousse et lo régent l'ant corattâïe, corattâïe, l'ant eimpougna pè lè z'orolhie. Lo régent l'a betâïe dein onna dzéba à counet et pu a-te-là !

Vo séde, prâo su, que lâi a rein que pouésse atant bourlâ onna lâivra que de la preindre po on counet. Clliâo bîte, vo pouéde pas lâo fére accraire que sant de la mîma matâire. Lâi a rein à fére.

Lo régent vegnâi ti lè matin, ein alleint sounâ la clliotse, lâi baillî dâi folhie de tchou. La petite lâivra lè guegnîve d'on get et sè peinsâve :

— Cein l'è bon po dâi counet ! Pouh !

On coup, lo régent l'a voliu montrâ âo préfet. Crénom ! stisse ne fâ ne ion ne doû et l'a baillî lè z'oodre po la fére relatsî, âo bin l'ameinda !

L'è su que lo régent l'arâi bin voliu ein fére

dâo radebè po onna rioulâïe avoué lè z'ami... mâ faillâi accutâ. Peinsâ-vâi ! on préfet ! n'è pas de la moqua de bèrou !

Mâ, lo régent s'è peinsâ dinse :

— L'è damâdzo ! onna tant balla lâivra ! Mâ vâi-te que ! La faut latsî preseince dâo gendarme. Vu dere à mon ami Loquiet, lî que l'è tsachâo, de sè tenî on bocon pe lévè d'iô on la laissera corre, et de la térî. Ein a lo drâi, l'a on permis. On la medzerâ lè doû et pu on invitera lo préfet, po lâi fére vère.

Dinse de, dinse fé. L'ami Loquiet vint vère la bîte. La vouâite bin adrâi avoué sè lenette po la recougnâtre et ître su de pas la manquâ.

Et sè desâi :

— Sti iâdzo, i'arî omète terî 'na lâivra. Sarâi lo premî coup du que i'é on permis. Ma fenna que sè fot adî de mè !

Sè sant recordâ po savâi justo la pllièce iô voliâvant la latsî et iô Loquiet dèvessâi ître. Po ître su que fote pas lo camp trâo rîdo, la lâivra, lo dzo dâo grand dzo, lâi ant oncora eingosallâ on pucheint verratson d'iguie de cerise, po l'ètoumî on bocon.

L'ètant ti à lâo pllièce, lo régent, lo gendarme, la lâivra... et lo tsachâo à treinta pî, lo dâi su lo gatoillon, prêt à fére fû.

On âovre la dzéba... Crete... crrete... La lâivra tot' einmourdja sè soo et pu sè met à corre, à corre ein riond dèveron monsu Loquiet, sein s'arrêtâ. Stisse sè verîve, sè reverîve à mèsoura po coudhî terî sè doû coup. Cllia sacré bîte assebin que corressâi dein sè tsambe. Tant pis ! Faut terî !

Lo coup pâ !... Pan, pan... La lâivra sè met à corre pe rîdo, tandu que lo régent fâ :

— Vouâite-vâi mon coo ! Se vint pas de mè frèsa avoué sa grenaille lo resto de la botolhie d'iguie de cerise que i'avé apportâ !

Et sti coup, la lâivra dessoulâïe ètâi via.

L'ant nommâ Monsu Loquiet meimbro honorairo de la sociétâ que lâi diant : *protectrice des animaux !* *Marc à Louis.*

UNE BONNE RÉPONSE

AU temps des avant-revues, Auguste Tabon, joyeux luron de mon village, se présenta au recrutement dans la bonne ville d'A.

Son ambition était de devenir soldat du train. Fils de vignerons, il ne pouvait malheureusement arguer de sa parfaite connaissance des chevaux. Mais le jeune homme ne s'embarrassait pas de scrupules. Aussi, lorsque vint son tour de se présenter au capitaine-recruteur de l'honorable corps des « tringlots », notre conscrit paya de toupet, comme l'on dit, et se tira fort habilement d'affaire.

— Avez-vous l'habitude des chevaux ? lui demanda l'officier en le regardant dans les yeux.

— Oui, mon capitaine, on en a deux, toute l'année, à la maison ! répondit-il crânement.

— C'est bien, je vous prends ! ajouta le capitaine qui s'éloigna, passant à un autre.

C'est alors qu'Auguste se tourna vers ses camarades stupéfaits et prononça en patois ces simples mots qui expliquaient excellemment par quelle réserve mentale il justifiait sa réponse :

— *Oua, mè l'è dou tzévaux dè cavagne !...*

A. M.

Longévité. — Deux recrues se balladent sur le Grand-Pont à Lausanne. Elles s'ennuient peut-être un peu, car elles parlent de leur village, des amis, de leur famille. L'un d'eux a reçu des nouvelles de la maison. Tout va bien; il est heureux de l'apprendre.

— Figure-toi, dit-il à son camarade, que chez nous, on n'a jamais eu le médecin. C'est p't-être bien pour ça qu'on vient vieux. — Mon grand-père est mort à 95 ans, ma grand'mère à 97!

— La belle affaire! répond l'autre. Chez nous, ils ne sont pas encore morts! **Samy.**

Petit débinage. — Mais, mon cher, elle a un vrai couvent dans la bouche.

— Quest-ce que tu dis ?... un couvent ?

— Eh oui !... ses dents ressemblent à des Carmes tant elles se déchaussent !

L'ESPRIT DE GEORGES DE PORTO-RICHE.

GEORGES de Porto-Riche, l'académicien qui vient de mourir, était né à Bordeaux, de parents italiens, mais vécut en Avignon, à l'ombre du château des Papes. Voici quelques traits de sa vie, rapportés par « Candide » :

A l'âge de douze ans, il était en pension à Gonesse et tenait la tête de sa classe. Mais le fort en thème était rétif à la musique. Son marchand de soupe ayant créé une fanfare pour ses pensionnaires, il fut invité à souffler dans un instrument de cuivre. Son talent se révélant par trop nul, on lui confia la grosse caisse. « Ce fut, avoua plus tard l'auteur dramatique, l'instrument dont je devais savoir le moins jouer dans la vie ».

Treize ans après, visitant l'Italie, il se trouvait attablé, avec un ami, dans un hôtel napolitain et il vantait les Praxitèle du musée. Assis à une table voisine, un gros homme, qui n'était autre qu'Ernest Renan, s'approcha du jeune admirateur de la statuaire grecque et lui dit:

— Comment vous appelez-vous, mon enfant?

— Je n'ai pas encore de nom, répondit Porto-Riche.

Quelques mois après, au lendemain du succès de « Un drame sous Philippe II », Renan rencontra le triomphateur de la veille sous les Galeries de l'Odéon et lui dit de son air onctueux de prélat manqué :

— Eh bien ! mon enfant, vous avez un nom maintenant!

Quand Porto-Riche présenta à Antoine sa pièce « La chance de Françoise », il frisait la quarantaine, mais paraissait si jeune que le créateur du Théâtre libre lui posa cette question :

— Est-ce que vous seriez le fils de l'auteur de « Un drame sous Philippe II » ?

Avant de devenir un Immortel, il fut souvent en contact avec des académiciens. Cependant il ne fut élu qu'après plusieurs ballotages et grâce à l'appui de Jean Richepin. Au cours d'une de ses visites officielles, l'un des Quarante lui ayant reproché l'audace de ses ouvrages scéniques, il lui lança:

— Je comprends, il vous faut de la camomille. Et moi je suis un porto vieux, un «porto» trop « riche » pour vous !

Son enfance fut triste, car on le regardait, lui, le quatrième de la famille, comme un intrus; on ne l'attendait pas. Son amertume éclate dans ces quelques vers tirés du volume « Bonheur manqué » :

Pauvre écolier, près de mon frère,
J'étais vêtu d'un bleu sarrau.
Heureux celui que l'on préfère,
Ma mère m'appelait : « De trop ».

Que restait-il de son œuvre qui souleva tant d'admiration et tant de critiques. Le jugement de M. Léon Dubech, dans « Candide » est sévère. « Si la postérité, dit-il, gardait le nom de M. de Porto-Riche au rang des maîtres, c'est qu'elle aurait perdu définitivement le sens de ce qui est beau, l'intelligence de ce qui est pleinement vrai et le goût de ce qui est noble. »

Bornons-nous à citer, en terminant, quelques pensées de l'écrivain disparu — pensées qui sont d'une philosophie assez amère:

— Les pires mensonges sont peut-être ceux qui contiennent une part de vérité.

— Les opinions générales ne servent jamais qu'à exprimer un sentiment particulier.

— Quand les gens mariés font deux lits, ils ne sont pas éloignés d'en faire trois.

Au fond de tout talent de femme, il y a un bonheur manqué.

— La répétition de certaines fautes en diminue la gravité.

— Le plaisir est le secret de la fidélité.

Ajoutons que, comme Clémenceau, G. de Porto-Riche n'a jamais prononcé son discours de réception à l'Académie française.

J. des S.

PHILOSOPHIE

PÉNAU se leva, ce matin-là, pauvre d'argent, mais riche d'espoir. Une douce philosophie coulait en lui ; et, malgré la chambre sale où clapotait une vague d'odeurs humbles, il se leva en sifflant, poussa le volet d'une bourrade joyeuse et chercha quelque chose à manger.

La table vide lui fit faire une grimace. Sa femme, tôt levée, était déjà partie. Et, comme cela lui arrivait chaque fois qu'elle était de mauvaise humeur, elle avait emporté la clé du buffet aux provisions.

Pénau haussa les épaules, enfonça son chapeau d'un coup de poing, et sortit. En homme qui connaît la rue et qui sait en savourer le spectacle, il s'arrêta sur le bord du trottoir, huma l'air attiédi qui charriait des bruits matinaux, des cris, toute une symphonie d'activité. Une courte volupté passa sur son visage usé et crasseux. Il n'y a que les gamins pauvres et les vagabonds pour ressentir pleinement le spectacle immense et chaud du trottoir encombré, des façades grises et du pavé gras.

La minute fut brève. Pénau, qui avait faim, chercha parmi les mille moyens que sa vie précaire lui avait enseignés, le plus propre à lui faire gagner quelques sous. Tout en remuant, dans sa tête, des projets qu'il rejetait les uns après les autres, il arriva sur la Riponne. Nul des copains habituels n'était là. Et le mur du Musée Arlaud, vide et nu, semblait hostile.

La faim lui talonnait la poitrine, cette faim du matin, tenace et impérieuse. Pénau se souvint brusquement que le jeudi, sa femme était en journée à l'avenue d'Echallens, chez Mme Regamey. Résigné d'avance, prêt à tout subir, Pénau descendit mélancoliquement la rue Haldimand.

A mesure qu'il avançait, son pas se faisait plus lent. C'est qu'aussi bien, il craignait sa femme. La mère Pénau était vive et quand elle était contrariée, elle avait la main leste ; sa venue pouvait faire une vilaine histoire...

...Et cela en fut une, en effet. Pénau qui montait les escaliers, tête basse, fut soudain cloué sur place par une interrogation sévère :

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

Occupée à nettoyer les cuivres de la porte, la femme s'était redressée, son chiffon de laine à la main. Pénau se troubla :

— Ecoute-voir, tu as oublié de me laisser la clé du buffet. J'ai faim, moi.

— Comment ?... Tu oses venir me relancer ici ? Tu n'es pas fatigué quand il s'agit de courir pour ta bouche. Tiens, « feignant, va... »

Et Pénau fit un saut en arrière pour éviter la magistrale gifle que sa femme lui destinait.

L'homme connaissait sa « bourgeoise » ; insister eût été dangereux. Il redescendit donc en mâchant de mauvais mots qui finissaient en « rogne », et reprit, comme les vieux chevaux suivent toujours la même route, le chemin de la Riponne. *L. G.*

Revenu de loin. — Un groupe de touristes contemplaient la splendeur du Vésuve, alors en pleine éruption.

— Grand Dieu ! fit un Américain. Cela me rappelle l'enfer !

— Quels voyageurs, ces Yankees ! s'exclama une dame. Où ne sont-ils pas allés ?

DITO.

UN vieux bonhomme, peu au fait du style que les commerçants emploient dans les notes qu'ils fournissent à leurs pratiques, et par conséquent ignorant que le mot *dito* signifie une marchandise déjà désignée, parcourait la facture que l'épicier venait d'envoyer à sa femme. Voici ce qu'il lut : 5 kilos café, 5 kilos dito ; 3 kilos thé, 4 kilos dito, etc.

— Ma chère, s'écria-t-il, je vois là de belles choses ! A quoi as-tu donc employé tous ces ditos ?

— Dito ! dito ! répond l'épouse, jamais il n'est entré de dito dans la maison.

Notre homme, furieux, court chez l'épicier, le gourmande vertement :